LETTRE

SUR

LA DÉCOUVERTE

DES

HIÉROGLYPHES ACROLOGIQUES,

ADRESSÉE

A M. le Chevalier de Goulianoff,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE RUSSE.

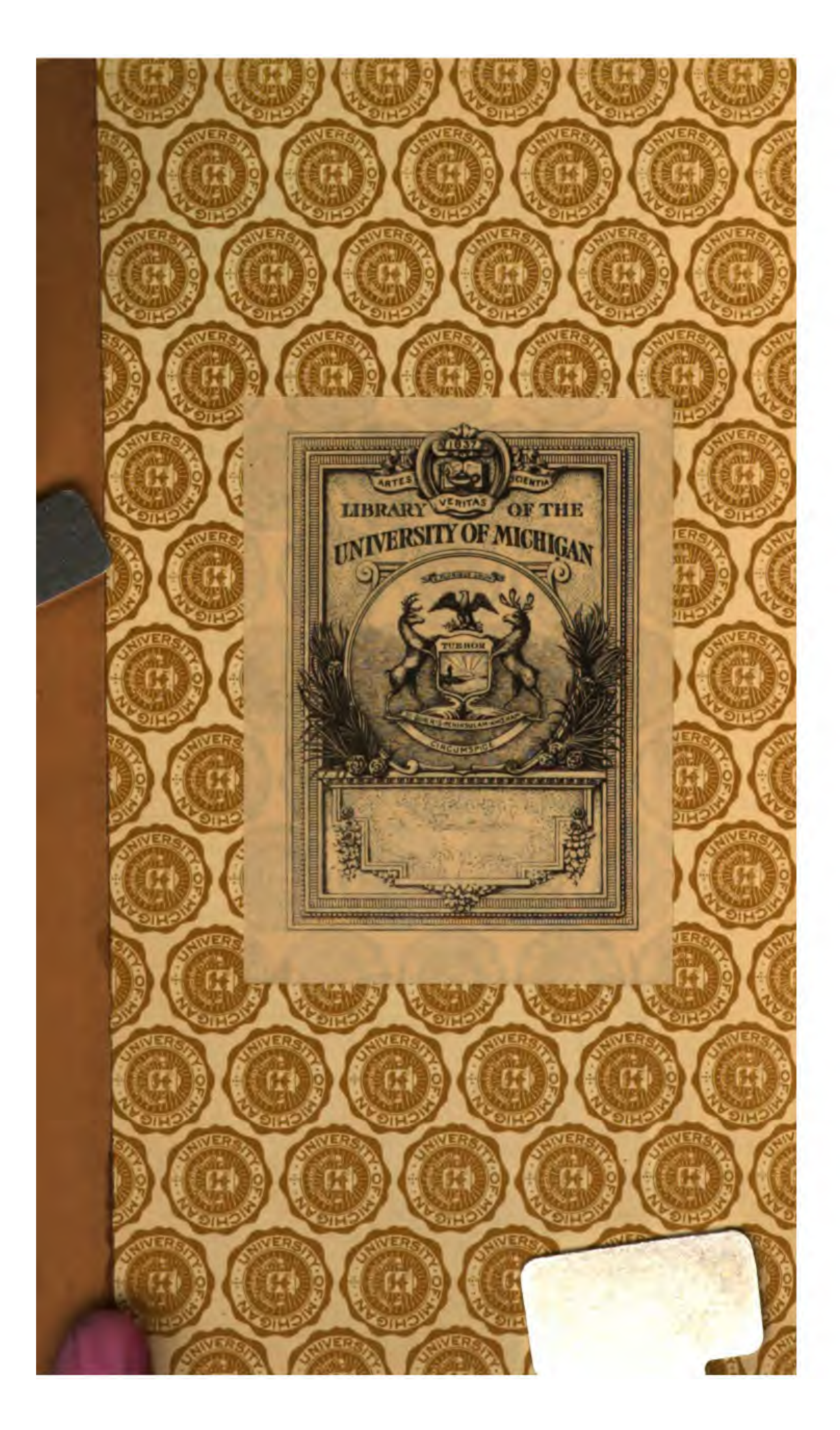
PAR M. J. KLAPROTH.



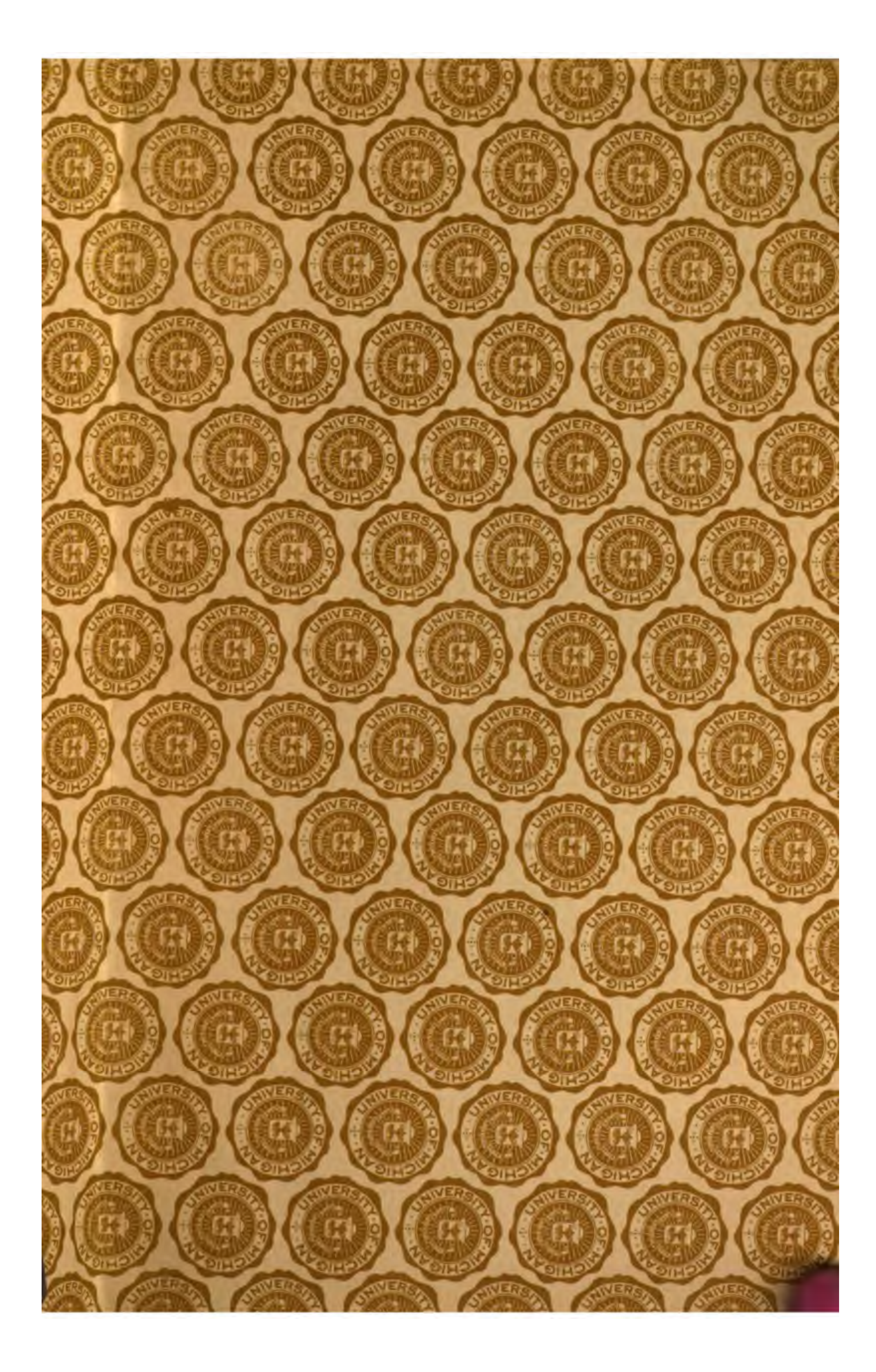
A PARIS,
CHEZ J.-S. MERLIN, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 7.

1827.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD.



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


UNIVERSITY OF MICHIGAN

15-5

LETTRE SUR LA DÉCOUVERTE

DES

HIÉROGLYPHES ACROLOGIQUES.

IMPRIMERIE
DE MADAME HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
Rue de l'Éperon, n°. 7.

LETTRE

SUR

LA DÉCOUVERTE

DES HIÉROGLYPHES

ACROLOGIQUES,

ADRESSÉE

A M. le Chevalier de Goulianoff,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE RUSSE.

PAR M. J. KLAPROTH.



A PARIS,

CHEZ J.-S. MERLIN, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 7.

1827

LETTRE

SUR

LA DÉCOUVERTE

DES HIÉROGLYPHES

ACROLOGIQUES.

MONSIEUR,

C'EST avec le plus vif intérêt que j'ai lu la partie de vos recherches sur les hiéroglyphes, que vous avez bien voulu me communiquer. Vous venez d'accomplir en quelque sorte le désir exprimé par M. Champollion dans son *Précis du système hiéroglyphique*. Ce savant, après avoir parlé de la classe des hiéroglyphes phonétiques, employés pour écrire les noms propres, dit : « Il ne resterait plus » qu'à trouver une méthode pour reconnaître la » valeur des caractères *symboliques;* et c'est là » l'obstacle qui semble retarder le plus l'intelli- » gence pleine et entière des textes hiéroglyphi- » ques (1). »

Grâce à votre découverte, on pourra désormais

(1) *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens;* par M. Champollion le jeune. Paris, 1824. In-8°., page 397.

se faire une juste idée de la nature réelle de l'immense partie des hiéroglyphes considérés comme signes symboliques et idéographiques.

Vous avez franchi le *cercle magique du cartouche*, qui, après les découvertes ingénieuses du docteur Young et de M. Champollion, renfermait tout ce qu'on pouvait prétendre lire, avec quelque certitude, dans les nombreuses inscriptions qui couvrent les ruines de l'ancienne Égypte.

Puisque cette lettre est destinée à être mise sous les yeux du public, je vous demande la permission de faire connaître votre découverte en peu de mots.

C'est par des combinaisons heureuses que vous êtes parvenu à reconnaître que la plupart des hiéroglyphes expliqués par Horapollon et autres auteurs de l'antiquité ne sont rien moins que des caractères symboliques ou idéographiques, et que ces signes, au contraire, ne servent, en grande partie, qu'à faire connaître la lettre initiale du mot attaché à la chose qu'on voulait indiquer; c'est-à-dire *qu'on se contentait de tracer la figure d'un objet quelconque, dont le nom avait pour première lettre celle par laquelle commence celui de l'objet qu'on voulait désigner d'une manière occulte :* à-peu-près comme si l'on peignait un *Chou* au lieu d'un *Cheval;* un *Porc* pour un *Pain;* une *Jatte* pour un *Juge;* un *Rat* pour un *Roi.*

J'avoue qu'en lisant l'exposé de cette découverte j'avais peine à y ajouter foi, tant elle faisait paraître absurde cette nation égyptienne si vantée, et on peut dire si révérée parmi nous. Serait-il

possible, me disais-je, que le peuple que l'Europe a regardé pendant plus de vingt siècles comme l'inventeur des lettres, des sciences et des arts, ait eu l'esprit borné, au point de se servir d'une manière si puérile d'exprimer ses pensées par écrit? Ces prêtres de Diospolis et de Memphis ne se seraient-ils occupés que d'apprendre par cœur un tas de mauvais rébus et d'insipides calembourgs, qui feraient honte aux auteurs des devises dont les confiseurs de la rue des Lombards entourent leurs bonbons?

C'est donc avec empressement que je me suis rendu à votre invitation de parcourir le livre d'Horapollon, pour me convaincre de la certitude de votre découverte, en appliquant ses interprétations hiéroglyphiques aux mots de la langue cophte, qui contient le reste de l'idiome des Pharaons (1). Ma surprise fut extrême en trouvant que vous ne disiez que l'exacte vérité, et que si l'on n'était pas arrêté, d'une part, par l'obscurité du texte d'Horapollon (2), et de l'autre par le manque d'une foule de mots qui ne se trouvent plus dans

---

(1) Voyez *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*; par M. E. Quatremère. Paris, 1806. In-8°., page 5.

(2) On trouve aussi dans cet ouvrage plusieurs hiéroglyphes qui, en effet, représentent les choses qu'ils désignent : par exemple, la *lune renversée*, pour *mois*, *etc.* Voici un exemple d'une explication *obscure* : Φωνὴν δὲ μακρόθεν βουλόμενοι δηλῶσαι, ὃ καλεῖται παρ' Αἰγυπτίοις οὐαιε, ἀέρος φωνὴν γράφουσι, τουτέστι βροντὴν, ἧς οὐδὲν καταφθέγγει μεῖζον, ἢ δυναμικώτερον (I, 29). — Mais pour peindre le tonnerre, on ne pouvait que se servir d'un signe de convention, qui nous ignorons.

le cophte, parce qu'ils y sont remplacés par des termes grecs, on pourrait parvenir à retrouver toutes les initiales des mots que représentent les hiéroglyphes cités par le commentateur égyptien.

Nonobstant ces entraves, j'ai été en état d'expliquer, d'après votre méthode et par le cophte, une très-grande partie des symboles mystérieux qu'Horapollon nous a conservés. Je vais donner sur cet objet les développemens qui me paraissent les mieux établis : ils fourniront au monde savant les moyens de porter un jugement sur votre découverte.

L'*ibis*, dit Horapollon (I, 51) (1), représentait le *cœur* : or, en cophte, ϩⲓⲡ *hip* est le nom de l'*ibis*, et ϩⲏⲧ *hèt* signifie *cœur*; ces deux mots commencent par un *h*; et c'est pourquoi on a choisi l'un pour désigner l'autre.

Un *nœud coulant* ou une *corde* désignait l'*amour* (Horapollon, II, 26); je trouve en cophte ⲙⲟⲩⲣ *mour*, lacet (عقدة , رباط) et ⲙⲉⲓ *mei*, amour. Voilà encore deux mots qui ont la même initiale.

---

(1) Mes citations de cet auteur se rapportent à l'édition qui porte le titre : *Horapollinis Hieroglyphica*, græce et latine; cum integris observationibus et notis *J. Merceri* et *D. Hœschelii*, et selectis *N. Caussini*; curante *Jo.-Corn. de Pauw*, qui suas etiam observationes addidit. Trajecti ad Rhenum, 1727. In-4°.

Le *hibou*, appelé ⲙⲟⲩⲗⲁϫ *mouladj*, était l'hiéroglyphe qui exprimait la mort ⲙⲟⲩ *mou* (*Voyez* Horapollon, II, 25.)

Le *savoir* (γνωσις) était représenté par une *fourmi* (Horapollon, I, 52) : or la fourmi, en cophte, est ϫⲁⲡϫⲓⲡ *djapdjip*, et le savoir s'appelle dans la même langue ϫⲉⲙϩⲏⲧ *djemhèt*.

Voulant désigner ce qui dure *long-temps* (πολυχρόνιον), les Égyptiens peignaient un *cerf*, parce que, dit Horapollon (II, 21), les cornes du cerf repoussent tous les ans ; mais, en effet, c'était parce que le nom de cet animal, ⲉⲓⲟⲩⲗ *eïoul* commence par un *e*, de même que ⲉⲛⲉϩ *eneh*, temps (زمان).

Au lieu de *cousins* (*culices*), qu'on voulait représenter, on dessinait des *vers* : or, en cophte, un cousin s'appelle encore ϭⲟⲗⲙⲉⲥ *sholmes*, et un ver ϭⲁⲧϥⲓ *shatfi*. Le *sh* est l'initiale des deux mots.

L'*impudence* était indiquée, d'après Horapollon (I, 51), par une *mouche* : c'est une image employée déjà par Homère ; mais ici elle a été

adoptée de préférence, parce que ⲁϥ *af*, mouche, et ⲁⲛⲟ̀ⲛⲓ *anòni*, luxure, commencent par un *a*.

Pour désigner un *homme vil et pernicieux* (ἄνθρωπον ἐξώλη), on peignait un *porc*. Le nom cophte pour porc est ⲣⲓⲣ *rir*, et un homme vil et abject s'appelle ⲣⲟϫⲓ *rodji*, dans le même idiome. (*Voyez* Horapollon, II, 37.)

Un *lièvre* représentait ce qui est *ouvert*, parce que, dit Horapollon (I, 26), cet animal a les yeux toujours ouverts. Or ⲥⲃⲉ *sve* est ouverture, porte, et ⲥⲁⲣⲁϫⲱϥ *saradjôf* lièvre. Ces deux mots ont la même initiale.

Un homme qui, naturellement, n'a pas de *bile*, dit notre auteur (II, 48), mais qui est excité à la colère, est désigné par une *colombe* à dos élevé, parce que c'est là que se trouve la *bile* de cet oiseau. La véritable raison pour laquelle la colombe, ϭⲣⲟⲙⲡⲓ *shrompi*, représente la bile ϣⲁϣⲓ, *chachi* est encore la ressemblance des premières lettres de ces deux mots (1). Le *dos élevé* de la colombe

(1) *Sh* et *ch* sont souvent confondus en cophte. On écrit :

ϭⲱⲟⲩ *shôou, sec* — pour ϣⲱⲟⲩ *choôu*.

ϭⲗⲓⲗ *shlil*, victime — pour ϣⲗⲓⲗ *chlil*.

ϭⲟⲗⲙⲉⲥ *sholmes*, cousin — pour ϣⲟⲗⲙⲉⲥ *cholmes*, etc.

indiquait vraisemblablement qu'on ne devait pas prendre ce signe dans l'acception d'*homme injuste*, qu'il avait communément.

Une femme qui fait une *fausse couche* fut représentée par une *cavale* foulant aux pieds un *loup* (Horapollon, II, 45). Nous ignorons le nom de la *cavale* en égyptien ; mais ⲟⲩϩⲉ *ouhhe*, en cophte, est *fausse couche*, et un *loup* est ⲟⲩⲱⲛϣ *ouônch* dans cette langue. On peut donc supposer que le mot cavale avait également la voyelle *ou* pour initiale.

Un homme *impudent* qui regardait avec *vitesse* était exprimé par une *grenouille* (1). Vitesse, en cophte, est ϫⲱⲗⲉⲙ *kôhlem*, et la *grenouille*, ϫⲣⲟⲩⲣ *khrour*. Il paraît que jeter avec vitesse des regards sur quelqu'un était, chez les anciens Égyptiens, un signe d'impudence. (Horapollon, II, 101.)

Pour désigner quelqu'un qui est sur ses *gardes* contre les entreprises de ses ennemis, les Égyptiens dessinaient une *grue* (Horapollon, II, 4).

---

(1) Ἄνθρωπον ἀναιδεῖ, καὶ κατὰ τὴν ὅρασιν ὀξὺν, θέλοντες δηλῶσαι, βάτραχον γράφουσιν.

La grue, en cophte, s'appelle ⲧⲓϩⲓ *tihhi*, et bien gardé, en sûreté, est ⲧⲁϫⲣⲟ *tadjro*.

Deux mains, dit Horapollon (II, 5), dont l'une tenait un bouclier et l'autre un arc, désignaient le *combat guerrier*. Il y a ici, comme dans plusieurs autres cas, une espèce d'indication de la chose même; mais le système des initiales est toujours observé; la main, en cophte, est ⲧⲟⲧ *tot*, et la bataille ϯ *ti*.

On représentait un *talisman* (φυλακτηρια) par deux têtes : la première était celle d'un homme et regardait en *dedans*, l'autre celle d'une femme qui regardait en *dehors*; de sorte, ajoute le grave interprète des hiéroglyphes, que nul démon ne pouvait entrer dans l'enceinte protégée par un pareil talisman. Vous voyez encore ici la même manière puérile d'employer la première lettre d'un mot pour en désigner un autre qui l'a pour initiale, car ⲥⲁⲭⲟⲗ, *sakhol* est le mot cophte pour talisman; ⲥⲁϩⲟⲩⲛ *sahhoun* signifie en dedans, et ⲥⲁⲃⲟⲗ, *sabol*, en dehors. (*Voyez* Horapollon, I, 24.)

La *fumée* s'élevant au ciel indiquait le *feu*. Ceci paraît encore une manière assez naturelle de

représenter le feu ; néanmoins les deux mots ont la même initiale. La fumée est ϫⲣⲉⲙⲧⲥ *khremts* et le feu ϫⲣⲱⲙ *khrôm* (Horapollon, II, 16). Le mot *khrôm* est évidemment dérivé de la même racine que *cremare* en latin.

On peignait la volupté par le nombre *seize*, dit Horapollon (I, 32), parce qu'à l'âge de seize ans les hommes commencent à rechercher les femmes pour propager leur race. Le véritable secret de cet hiéroglyphe consiste en ce que l'amour, ou le désir amoureux, ⲙⲁⲓ *mai* ou ⲙⲉⲓ *mei*, en cophte, commence par un *m*, comme le mot ⲙⲉⲧⲥⲟⲟⲩ *metsoou*, seize.

Un homme *faible* sur ses jambes, de sorte qu'il ne pouvait marcher qu'avec peine, était représenté par un *chameau* (Horapollon, II, 100). Or, en cophte, le chameau est ϫⲁⲙⲟⲩⲗ *djamoul*, et faible est ϫⲁϭⲏ *djhasè*. Ces deux mots commencent avec la même lettre *dj*.

Un homme *fort*, et capable de reconnaître ce qui est utile, fut représenté par un *éléphant* (Horapollon, II, 84). En cophte, ⲧⲁϫⲣⲟ *tadjro* est fort, ⲧⲁϫⲣⲏⲟⲩⲧ *tadjrèout*, très-fort et valeu-

reux (κράτιστος), l'éléphant est ⲧⲉⲗⲫⲓⲛⲟⲥ *telphinos*. Voilà donc deux mots avec la même initiale, dont le dernier peut en effet désigner la force guidée par la précaution, puisque, ainsi que l'observe Horapollon, l'éléphant examine et flaire tout avec sa trompe. C'est peut-être là une nouvelle application de ce qui a été observé plus haut, relativement à l'emploi d'un même signe, rappelant à-la-fois l'initiale d'un mot et quelque chose de l'idée qui lui appartient.

Un *homme violent* et *injuste* envers ses bienfaiteurs était représenté par une *colombe* (Horapollon, II, 57). En cophte, ϭⲣⲟⲙⲡⲓ *shrompi* signifie colombe, et ϭⲓⲛϫⲟⲛⲥ *shiendjons* injuste, violent. Ces deux mots commencent par *sh* : voilà tout le secret de cette désignation singulière. Horapollon aurait pu s'épargner l'explication absurde qu'il donne de cet hiéroglyphe. « Le mâle » de la colombe, dit-il, devenu plus fort, chasse » son père de l'intimité de sa mère, et s'accouple » avec elle. »

Pour marquer un *homme faible* (ἄνθρωπον ἀσθενῆ), qui entreprend ce qui est au-dessus de ses forces, on peignait une *chauve-souris*. Cet animal s'appelle en cophte ϫⲉⲗϫⲟⲩ *djeldjou;* dans la même langue, faible est ϫⲁϭⲏ *djashi*. (Horapollon, II, 52.)

La *flûte* désignait, d'après le même auteur (II, 117), un *homme aliéné* : or ⲤⲎⲂⲒⲚϪⲰ *sèbiendjô* est la flûte (αὐλὸς) et ⲤⲒϨⲒ *sihi* aliénation mentale.

Voici un hiéroglyphe encore plus singulier : on peignait par un *chat marin* un homme qui, après avoir *rendu ce qu'il venait de manger*, recommence d'avaler avidement. Je ne sais pas ce que le savant interprète des mystères de l'écriture symbolique de l'Égypte veut dire par ἐνάλιος γαλεὺς *chat marin* (1); mais il me paraît clair qu'il y avait dans son texte, traduit en grec par Philippe, une semblable expression en égyptien : or un chat, en cophte, est ϢⲀⲨ *chau;* vomir est ϢⲒϮ *chiti* : voilà au moins deux mots qui commencent par la même lettre, et renferment le principal sens de l'hiéroglyphe expliqué par Horapollon, qui désignait ἄνθρωπον τὴν ἑαυτοῦ τροφὴν ἐμοῦντα. (*Voyez* Horapollon, II, 110.)

---

(1) Γαλεὸς est, à la vérité, aussi le nom d'un poisson de mer, espèce de *gadus;* mais on ne peut présumer qu'Horapollon eût voulu parler de celui-ci, parce qu'il ajoute : οὗτος γὰρ κύει μὲν διὰ τοῦ στόματος, νηχόμενος δὲ καταπίνει τὸν γόνον.

L'épervier (ἱέραξ) nommé par les Égyptiens βαϊηθ désignait, d'après le témoignage de notre auteur (I, 7), l'*âme* et le *cœur;* car *βαϊ bai,* dit-il, est l'âme et ἤθ *èth* le cœur. Voilà un calembourg qui existe encore en cophte; ⲃⲁⲓⲥ *baïs* ou ⲃⲏϫ *bèdj* y est le nom de l'épervier, et ϩⲏⲧ *hèt* le cœur. Quant à l'ancien mot ⲃⲁⲓ *baï*, pour âme, il est tombé en désuétude chez les Cophtes chrétiens, qui ont adopté le grec ⲯⲩⲭⲏ.

Pour désigner les *lombes,* les *reins,* on peignait l'*os de l'épine du dos* (Horapollon, II, 87). Ceci peut passer pour une représentation approximative. On aurait pu prendre les reins mêmes, mais on voulait un sens caché en écrivant, et on choisit de préférence l'*os* qui s'appelle ⲕⲁⲥ *kas,* pour indiquer le mot ⲕⲉⲣ *ker*, lombes ou reins.

L'*autruche* était employée pour exprimer la *justice* et l'*équité,* parce que, ajoute notre hiérogrammate, cet oiseau a les pennes des ailes toutes de la même longueur (II, 118). Comme on est à-peu-près sûr que le mot ⲥⲣⲟⲩⲑⲟⲥ *srouthos,* ou ⲥⲑⲣⲟⲩⲑⲟⲥ *sthrouthos,* en cophte, n'est pas d'origine grecque, il est permis de le supposer égyptien. Il nous donne une meilleure raison de cet

hiéroglyphe que ne l'est celle alléguée par Horapollon ; car il commence par un *s*, comme ⲥⲟⲩⲧⲉⲛ *souten*, équité, justice. Στρουθὸς, dans l'acception d'*autruche*, n'est vraisemblablement pas le même mot qui, en grec, signifie *petit oiseau, moineau*. Μεγάλη στρουθὸς pour autruche, qui se trouve chez Xénophon, pourrait bien n'être qu'une plaisanterie. Il faut aussi se rappeler que cet oiseau porte, en persan, le nom de اشتر مرغ *ustur mourgh*, ou شتر مرغ *chtur mourgh*, oiseau-chameau. Les mots شتر *chtur* et στρουθὸς ne diffèrent pas beaucoup l'un de l'autre (1).

Un *tourtereau* désignait ceux qui aimaient la *danse* et le son de la *flûte* (II, 54). Nous avons, en cophte, ϭⲣⲟⲙⲡϣⲁⲗ *shrompchal* pour tourtereau, et ϭⲟⲥϫⲉⲥ *shosdjes* pour danse : ces mots commencent par la lettre ϭ *sh*; on pourrait encore y ajouter ⲥⲏⲃⲓⲛϫⲱ *sèbiendjô*, flûte, dont l'initiale est également un *s*, mais d'une prononciation plus dure. A l'exemple de M. Champollion le jeune, je ne regarde pas ces légères différences de prononciation comme essentielles.

---

(1) Il faut remarquer que le mot roman *ostruce*, le français *autruche*, l'anglais *ostrich*, le portugais *abestruz* et l'espagnol *avestruz*, sont tous dérivés du latin *avis struthio*; comme *outarde* en français et *avutarda* en espagnol sont des contractions du bas latin *avis tarda*.

Un *homme injuste et ingrat* fut représenté par des *ongles* d'hippopotame tournés en bas (Horapollon, I, 56). Or, en cophte, vous avez le mot ϭⲟⲡ *shop*, qui signifie ongle, et ϭⲓⲛ̀ϫⲟⲛⲥ *siendjons*, injuste. Tous les deux commencent par *sh*. L'hippopotame ne peut être pour rien dans cet hiéroglyphe, car il n'a pas d'ongles extérieurement visibles.

Jusqu'ici je n'ai examiné que des hiéroglyphes qui, d'après Horapollon, servaient à désigner d'une manière occulte un ou au plus deux objets. Maintenant je vais soumettre à la même épreuve ceux qui furent employés pour marquer plusieurs choses différentes. On verra que la règle des initiales communes au mot qu'on veut désigner et à celui qui désigne prévaut partout. Une pareille coïncidence dans des séries entières de mots ne peut être l'effet du hasard : c'est une suite naturelle du système primitif de l'écriture sacerdotale de l'Égypte.

L'*Égypte*, dit Horapollon (I, 22), était représentée par une *cassolette allumée*, avec un cœur au-dessus. Or l'Égypte s'appelle, en cophte, ⲭⲏⲙⲓ *khèmi*, et ⲭⲣⲱⲙ *khrôm* signifie le *feu* et *brûler*. Pour donner plus de précision à cet hiéroglyphe,

on y ajoutait encore le cœur ϩⲏⲧ *hèt*, mot qui commence également par une aspiration (1).

Le *lion*, en cophte ⲙⲟⲩⲓ *moui*, servait, d'après Horapollon (I, 17 — 20, et II, 38), à désigner un *homme vigilant*, une *grande colère* et l'*inondation du Nil*. La vigilance ou veiller, en cophte, est ⲙⲛⲟⲩⲧ *mnout*, une grande colère ⲙ̀ⲃⲟⲛ *'mbon*. Quant à l'inondation du Nil, nous ne connaissons pas le nom que lui donnaient les anciens Égyptiens; je suppose avec M. Champollion (2) que ce fut ou le mot ⲙⲱⲟⲩ *môou*, eau, ou un de ses dérivés. Voilà donc trois objets différens désignés par le lion, par l'unique raison que les mots attachés à ces objets commençaient en égyptien, comme le lion, par un *m*.

Mais on se servait encore d'autres hiéroglyphes qui avaient cette même initiale, pour indiquer

---

(1) ϫ *interdum cum* ϩ *permutatur, e. g.* ϫⲱⲡ *et* ϩⲟⲡ *est occultare.* — *Vid.* Scholtz, *Grammatica ægyptiaca. Oxonii*, 1778, in-8°., page 7.

(2) *Précis du système hiéroglyphique*; Planches et explications, page 29 : « ⲙⲱⲟⲩ, ⲛⲟⲛ, groupes figuratifs et symbolico-pho- » nétiques, exprimant l'eau du Nil et le débordement de ce fleuve. »

l'*inondation annuelle du Nil* (1), tels que trois grandes cruches, nommées ⲙⲁⲩⲣⲏⲥ *maurès*, ou le ciel qui laisse tomber de l'eau sur la terre, parce que la *pluie* ⲙⲟⲩⲛ̀ϩⲱⲟⲩ *mouenhôou*, a, comme ces mots, l'*m* pour initiale.

Pour marquer l'idée d'*œuvre* (ἔργον) on dessinait la *corne* d'un bœuf (βοὸς ἄῤῥενος κέρας γραφόμενον). Le mot cophte, pour *œuvre*, est ϩⲱⲃ *hob;* la corne ϩⲱⲡ *hop* et mâle (ἄῤῥην) ϩⲱⲟⲩⲧ *hoôut.*

Voilà donc l'*h* qui commence tous les mots de cette explication hiéroglyphique. (*Voyez* Horapollon, II, 17.)

Dans le paragraphe suivant, Horapollon dit que la *corne* d'une vache (βοὸς θηλέα) représentait la *punition*, la *vengeance* (ποινη). En cophte, un autre mot pour corne est ⲧⲁⲡ *tap*, et la punition, le supplice est ⲧϩⲉⲙⲕⲟ *t'hemko.*

Pour exprimer la *destruction*, on peignait une *souris* (Horapollon, I, 50). Le mot cophte ⲫⲓⲛ

(1) Dans la *Bible cophte*, on trouve le mot *déluge* exprimé par le grec ⲕⲁⲧⲁⲕⲗⲩⲥⲙⲟⲥ.

phin, qui signifie souris, commence avec un *ph*, de même que les verbes suivans, qui ont tous la signification de détruire.

Détruire, anéantir. . . . . . ⲫⲱⲛϫ *phôndj*.
Extirper. . . . . ⲫⲱⲣⲕ *phôrk*.
Briser. . . . . ⲫⲁϣ *phach*.
Fendre, casser. . . . . ⲫⲁϧ *phahh*.

Le *chien* signifiait *secrétaire du temple*, *rire*, *odeur*, *magistrat* et *juge* (Horapollon, I, 39). Un chien, en cophte, est ⲥⲱⲑⲓⲥ *sothis* et ⲥⲓⲱⲑⲓ *siôthi* (كلب dans les dictionnaires cophto-arabes). — *Voyez* la note à la fin du *post-scriptum*.

Secrétaire du temple (ἱερογραμματεὺς), est en cophte. . . . . ⲥⲁϧ *sahh*, ou ⲥϧⲟⲩⲓ *s'hhouï*.

Rire. . . . . ⲥⲱⲃⲓ *sôvi*.
L'odeur. . . . . . ⲥⲑⲟⲓ *s'thoï*.
Juge ou magistrat. ⲥⲃⲱ *sbô*, mot qu'on pourrait rendre par *prud'homme*.

Dans le même paragraphe, Horapollon dit que le *chien* était l'hiéroglyphe pour *éternuer* : or éternuer, en cophte, est ϩⲉⲣϩⲉⲣ *herher*, et le *chien* ϩⲱⲣ *hôr*, ϩⲟⲣ *hor* et ϩⲟⲟⲣ *hoor*; car l'article indéterminé ⲟⲩ *ou*, qui précède ordinairement ce mot, n'y appartient pas. — *Voyez* Scholtz, *Grammatica ægyptiaca*, pag. 17, et J. Rossi, *Etymologiæ ægyptiacæ*, pag. 153.

Le *crocodile*, en cophte, ϫⲁⲣⲟⲩⲕⲓ *kharouki*, ou sa queue, désignaient les *ténèbres* (σκότος), qui, dans la même langue, s'appellent ϫⲁⲕⲓ *khaki*.

Mais le *crocodile* y portait encore le nom de ⲥⲟⲩϫⲓ *soukhi;* et employé alors comme hiéroglyphe, il représentait un *insensé* et un *voleur*. (Horapollon, I, 67 et II, 81.)

Insensé, en cophte, ⲥⲟϫ *sodj* et ⲥⲁⲗⲉⲥ *sales;* voleur ⲥⲟⲛⲓ *soni* (κλέπτης, arabe لص), ou ϭⲓⲟⲩⲓ *shioui;* vaincre ϭⲣⲟ *shro*.

Le vainqueur était aussi représenté par un *scorpion*, qui, en cophte, s'appelle ϭⲗⲓ *shli :* or ϭⲣⲟ *shro* vaincre et *shli* scorpion commencent par la même consonne.

Un *crocodile*, avec une plume d'ibis sur la tête, était à-la-fois le symbole d'un homme ayant l'habitude de *s'emparer des biens d'autrui*, et celui d'un *paresseux* (Horapollon, II, 81). J'ai déjà remarqué que la petite différence qui existe entre le *s* et le *sh* cophtes ne paraît pas avoir eu lieu dans l'ancien idiome de l'Égypte : cet hiéroglyphe en est une preuve; car le crocodile s'appelle ⲥⲟⲩϫⲓ

soukhi et les deux mots qu'il représente sont ϭιοⲩι *shioui*, voleur, et ϭⲛⲁⲩ *shnau* ou ϭⲉⲛⲛⲉ *shenne*, paresseux : or le premier commence par ⲥ et les deux autres par ϭ, précisément comme nous l'avons déjà vu à l'occasion de ⲥⲟⲩϫι *soukhi*, crocodile et ϭⲣⲟ *shro* victoire. Notez que la plume d'ibis servait vraisemblablement pour distinguer cette signification du crocodile des autres sens que cet hiéroglyphe pouvait avoir.

L'*étoile*, suivant Horapollon (I, 13 et II, 1), désignait *Dieu*, le nombre *cinq* et le *temps*. L'étoile s'appelle en cophte ⲥιοⲩ *siou*. Dans la même langue, ⲥⲛⲟⲩ *snou* est le temps, et ϭιⲟⲥ *shios*, Seigneur. Quant au mot *cinq*, ⲧιοⲩ *tiou*, il ne commence pas à la vérité par un *s*, mais par la lettre qui se change le plus fréquemment en *s*. D'ailleurs nous ne connaissons pas la véritable prononciation de l'ancien égyptien, quoique ses racines soient conservées en cophte; il n'est pas vraisemblable qu'il en soit de même de son orthographe.

Le *scarabée* joue, comme vous savez, un rôle principal dans les hiéroglyphes des Égyptiens. Selon Horapollon, il désignait *unigenitus*, l'*origine* (γένεσις) le *père*, le *monde* et le *mâle* (I, 10). Le

scarabée s'appelle en cophte ϭⲁⲗⲟⲩⲕⲥ *shalouks* et ϣⲁⲗⲟⲩⲕⲓ *chalouki* (1). Origine est, dans la même langue, ϣⲁⲓ *chai,* et quoique père y soit exprimé par le mot ⲓⲱⲧ *iôt,* le mot *chai* peut avoir été employé pour signifier la même chose, puisque le *père* est, pour ainsi dire, l'*origine* de ses enfans. Dans la même langue, *unigenitus* ou *primogenitus* est exprimé par les mots composés ϣⲁⲙⲓⲥⲓ *chamissi,* et ϣⲟⲣⲡⲙⲓⲥⲓ *chorpmissi.*

Vous voyez qu'ils commencent également par ϣ ou *ch.*

Le *phénix* désignait chez les Égyptiens ce qui était *vieux, antique* ou de *longue durée* (Horapollon, I, 34 et 35; II, 57). En cophte, ⲁⲗⲗⲟⲏ *alloè* est le nom du phénix (فنقس), et ⲁⲡⲁⲥ *apas,* signifie antique, vieux, d'ancienne date (de là, ⲙⲉⲧⲁⲡⲁⲥ *metapas,* vétusté).

Le *phénix* désignait aussi l'*inondation du Nil :* or ce fleuve s'appelle ⲁⲙⲏⲣⲓ *amèïri* ou ⲁⲩⲧⲏⲥ *autès.* Vous voyez que tous ces mots commencent par un *a.*

Les *paroles,* les *feuilles* ou un *livre fermé* (βιϐλίον ἐσφραγισμένον) désignaient ce qui est *très-*

---

(1) L'identité de *shalouks* et *chalouki* n'est pas douteuse, quoique les vocabulaires cophto-arabes expliquent le premier par خنفسا *scarabée* et le second par زنبور *guêpe.*

ancien. Sans m'arrêter à rechercher comment les Égyptiens ont pu faire pour dessiner les paroles, je remarquerai seulement que ϫⲱⲟⲩ *djôou*, en cophte, signifie la succession des temps, la suite des siècles. Ce mot commence par *dj*, comme ϫⲓⲛⲥⲁϫⲓ *djinsadji*, parole, ϫⲱⲃⲓ *djôvi*, feuille, et ϫⲱⲙ *djôm*, livre.

Pour désigner l'*écriture* ou les *sciences de l'Égypte* (Αἰγύπτια γράμματα), un *hiérogrammate* et la *fin*, dit Horapollon (I, 38), on peignait ou de l'*encre*, un *tamis* ou un *jonc*.

Je ne trouve pas de mot applicable au hiérogrammate, qui commence par un *k*; mais ⲕⲁϯ *kati* signifie *érudition* en cophte, et ⲕⲏⲛ *kèn*, la *fin*. Pour encre je prends ⲕⲁⲙⲉ *kame*, noir; le jonc est ⲕⲁⲙ *kam* et le roseau dont on se sert pour écrire ⲕⲁϣ *kach*. Vous voyez encore la même initiale se montrer dans tous les mots cités.

On représentait l'*estomac* par un *anneau* (δακτύλιος). Ce dernier s'appelle en cophte ϣϭⲟⲩⲣ *chshour* et le premier ϣⲱϣⲡⲓ *chochpi*. Ces deux mots ont *ch* pour initiale (1).

---

(1) Notez que, dans le texte d'Horapollon, il faut lire δακτύλιος pour δάκτυλος.

La *doctrine* et l'*intelligence* étaient exprimées par le *ciel* qui laissait tomber la *rosée* (I, 37). Nous avons en cophte les mots ⲛⲉⲃⲏⲧ *nevèt*, savoir, et ⲛⲓⲁⲧ *niat*, intelligence, savoir; ⲛⲓⲫⲏⲟⲩⲓ *niphèouï*, les cieux et ⲛⲟϫϧ *nodjhh* ou ⲛⲟⲩϫϧ *noudjhh*, arroser, humecter. C'est peut-être le seul hiéroglyphe égyptien qui ait un sens raisonnable et qui s'éloigne un peu de l'absurdité des autres, dont Horapollon nous a conservé l'explication.

Pour désigner un *foulon*, dit le même auteur, on dessinait les deux *pieds* d'un homme dans l'eau, ce qui indiquait une ressemblance avec Mercure. Tout le secret de cet hiéroglyphe consiste en ce qu'un foulon s'appelle ⲣⲁϧⲧ *rahht* et que ⲣⲁⲧ *rat* est le mot cophte pour pied. C'est encore le système de l'initiale qui domine ici; il paraît qu'il n'y est nullement question de Mercure.

On écrivait le nom d'un *roi méchant* (βασιλεὺς κάκιστος), dans un cercle formé par un *serpent;* mais pas entièrement fermé, parce que la queue n'atteignait pas la bouche. Le serpent, ajoute Horapollon, s'appelle *meisi* chez les Égyptiens (I, 59). Voilà donc la clef de l'hiéroglyphe; ce n'est que le *m* initial du mot *meisi*, qui, en cophte, s'écrit

ⲙⲓⲥⲓ *missi* (ⲙⲁ). La *fureur* est ⲙⲃⲟⲛ *'mbon* et la *haine* ⲙⲟⲥϯ *mosti* : ces deux vices sont ceux des tyrans ; aussi a-t-on voulu les exprimer par le *m* du serpent. Sans cela, pourquoi cette phrase d'Horapollon, qui ne se piquait pas de donner un vocabulaire de la langue égyptienne : ΤΟ ΔΕ ὄνομα τοῦ ὄφεος παρ' Αἰγυπτίοις ἐστὶ μεισί? « Or le nom du serpent « chez les Égyptiens est *meisi.* »

Je pense que tous ces exemples suffiront pour prouver que c'était principalement l'initiale qui était considérée dans la plupart des hiéroglyphes, et je termine cette liste par deux des plus frappans, où des séries de mots commençant par la même lettre sont représentées par un seul objet, dont la dénomination cophte a cette lettre pour initiale.

Horapollon dit (I, 6) que les Égyptiens peignaient un *épervier* (ἱέραξ) pour désigner *Dieu*, *mère* ou *maternité*, *vue* ou *regard*, *limite*, *ciel*, *miséricorde*, et *Minerve*.

Or, en cophte, la dénomination la plus usitée pour épervier est ⲛⲟϣⲉⲣ *nocher*.

Voici sept mots représentés dans la même langue par cet oiseau; ils commencent tous par un *n* :

Dieu s'appelle. . . . . ⲛⲟⲩϯ *nouti.*
Maternité. . . . . ⲛⲁⲕϩⲓ *nak'hi.*
Vue ou regard. . . . . ⲛⲁⲩ *nau.*
Limites. . . . . ⲛⲉⲁⲧ *neat.*

Ciel, nuages. . . . . ⲛⲓϥ *nif*.
Miséricorde. . . . . ⲛⲁⲓϯ *nait*.
Minerve. . . . . ⲛⲉⲓⲑ *neith*.

Le *vautour* (γὺψ), nommé ϣⲟⲧⲣⲉϥ *chotref*, servait à désigner *Junon, élévation, primauté, humilité, sang, victoire, deux drachmes, connaissance de l'avenir* (Horapollon, I, III). Tous ces mots commencent par un *ch*, ou une autre consonne sifflante :

Junon, en égyptien, est *Satis* ou *Sati* (1).
Élévation, élevé. . . . ϣⲱⲓ *chôï*.
Primauté. . . . . . . ϣⲟⲣⲡ *chorp*.
Profond, humble. . . ϣⲟⲕ *chok* et ϣⲏⲕ *chèk*.
Sang. . . . . ⲥⲛⲟϥ *snof*.
Victoire, vaincre. . . . ϭⲣⲟ *shro*.
Deux drachmes. . . . ϭⲓⲕⲓϯ *shikiti*, le quart d'une once. (جاليه ربع اوقيه.)

Mais un rapprochement encore plus singulier se trouve dans le mot ϣⲟⲣⲡ ⲛⲉⲙⲓ *chorp nemi*, qui signifie *connaissance de l'avenir*. Horapollon dit, comme je viens de le rapporter, que cette idée fut exprimée par l'image d'un oiseau de proie : or les deux mots *chotref* et *nocher*, qui désignent *vautour* et *épervier*, commencent précisément par les mêmes consonnes que *chorp* priùs et *nemi* scire.

C'est ici le lieu de faire observer qu'à mesure

---

(1) Champollion, *Panthéon égyptien*, planche et explication, nº. 7.

qu'on avance dans cette sorte de vérification, l'idée d'une coïncidence attribuée au hasard s'efface de plus en plus. On pourrait assigner cette cause au rapport isolé de deux mots entre eux ; on pourrait encore recourir à la même explication pour quatre ou six mots. Ce serait une ressource puérile, si l'on voulait s'en servir pour rendre compte de trente à quarante analogies du même genre, toutes différentes par la valeur des mots, toutes d'accord en ce seul point, la coïncidence des initiales. Mais le dernier degré de démonstration se trouve dans les hiéroglyphes auxquels Horapollon assigne plusieurs valeurs, et, dans ce dernier cas, le calcul des probabilités ne saurait fournir aucun argument raisonnable à celui qui voudrait voir dans le hasard la cause d'une si frappante analogie.

Mais, abstraction faite de toutes ces preuves de la justesse de votre découverte, elle est déjà pleinement confirmée par le célèbre passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie, qui indique clairement le système que je viens d'exposer. Voici le texte de cet auteur :

Αὐτίκα οἱ παρ' Αἰγυπτίοις παιδευόμενοι, πρῶτον μὲν πάντων τὴν Αἰγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκμανθάνουσι, τὴν ἐπιστολογραφικὴν καλουμένην. δευτέραν δὲ, τὴν ἱερατικὴν, ᾗ χρῶνται οἱ ἱερογραμματεῖς. ὑστάτην δὲ καὶ τελευταίαν τὴν ἱερογλυφικὴν, ἧς ἡ μέν ἐστι διὰ τῶν ΠΡΩΤΩΝ ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ *κυριολογικὴ, ἡ δὲ συμβολική.*

C'est-à-dire : « Ceux qui reçoivent de l'instruc-
» tion en Égypte apprennent avant tout l'alphabet
» égyptien de la méthode dite *épistolographique ;*

» ensuite la méthode *hiératique*, dont se servent » les hiérogrammates; et la dernière de toutes, la » méthode *hiéroglyphique*, laquelle est, ou *kyrio-* » *logique*, AU MOYEN DES ÉLÉMENS INITIAUX, ou » *symbolique*, etc. »

On voit que personne, avant vous, n'a compris le sens de πρῶτον στοιχεῖον (1), qui ne désigne autre chose que la *lettre initiale*.

Votre découverte est donc en parfaite harmonie avec le texte de S. Clément, et le récit de ce dernier est appuyé par les nombreux exemples d'*hiéroglyphes acrologiques* que je viens de citer. Toute espèce de doute doit donc cesser, et on peut regarder votre système comme MATHÉMATIQUEMENT DÉMONTRÉ.

Après une pareille démonstration, je ne peux qu'adopter votre explication du vingt-huitième paragraphe du premier livre d'Horapollon : « Pour » désigner le *silence*, dit cet auteur, on écrit le » nombre 1095, qui est celui de la totalité de *trois*

---

(1) Στοιχεῖον est le diminutif de στοῖχος, qui désigne une cheville. Parmi plusieurs autres significations, ce mot a aussi celle des élémens qui composent un objet quelconque; on s'en sert de même pour désigner les lettres alphabétiques qui, en se suivant, forment des syllabes et des mots. (Platon, *Theaet.*, § 141 : τὰ τῶν γραμμάτων στοιχεῖα καὶ συλλαβάς.) Chez Denys d'Halicarnasse, στοιχεῖα φωνῆς désigne les élémens de la langue, autant qu'elle est parlée, au lieu que γράμματα sont les lettres écrites. Notez que Clément d'Alexandrie ne parle également que du son des mots, dont le *premier élément* ou l'*initiale* était exprimé par l'*hiéroglyphe acrologique*. Στοιχεῖον signifie, dans cette acception, la même chose que l'allemand *buch*-STABE.

» *ans*, composés chacun de trois cent soixante-cinq
» jours. Un enfant qui ne parle pas pendant tout
» ce temps, se taira, quoiqu'il ait une langue. »
Vous ne voyez, avec raison, dans le nombre 1095 que les mots *trois* et *an*, en cophte ϣⲟⲙⲧ *chomt* et ⲣⲟⲙⲡⲓ *rompi*. Le premier vous donne ϣ *ch*, et le second ⲣ *r* : ces deux consonnes représentent, d'après le système égyptien, le mot *charô*, silence, qu'on écrit actuellement ϫⲁⲣⲱ *kharô* (1), mais qui se prononce *charô*, comme s'il était écrit ϣⲁⲣⲱ.

Il est connu qu'en cophte les lettres ϣ *ch* et ϫ *kh* sont souvent confondues. Ainsi on écrit :

ϣⲁϩ *chah* pour ϫⲁϩ *khah* flamme.
ϣⲟⲃⲧ *chobt*. . . . ϫⲟⲃⲧ *khobt* changer.
ⲡⲁϣⲱⲛⲥ *pachôns*. ⲡⲁϫⲱⲛⲥ *pakhôns*, nom cophte du mois de mai.
ⲁⲣϣⲓⲙⲁⲛⲇⲣⲓⲧⲏⲥ . ⲁⲣϫⲓⲙⲁⲛⲇⲣⲓⲧⲏⲥ archimandrite (2).

En m'occupant des recherches précédentes, j'ai retrouvé le mot cophte qui désigne le *serpent royal* ou le *basilic*, nommé, selon Horapollon *οὐραῖος*; c'est ⲁϩⲟⲣⲓ *ahori*, expliqué par l'arabe ثعبان dragon, serpent mâle, basilic.

On a pu remarquer dans cette revue que cer-

---

(1) Ce mot se compose de ϫⲁ, *cessare*, *relinquere*, et ⲣⲱ *bouche*. Il se pourrait bien que la bouche ⲣⲱ *ro*, employée hiéroglyphiquement, désignait ⲣⲟⲙⲡⲓ *rompi*, l'année.

(2) Voyez Ignatii Rossi *Etymologiæ ægyptiacæ*. Romæ 1808. In-4°., pag. 294.

tains hiéroglyphes avaient un rapport de sens avec l'objet qu'ils servaient à désigner; que d'autres au contraire ne pouvaient avoir avec cet objet qu'une relation absolument arbitraire et conventionnelle. Les exemples de la première classe pourraient fournir le sujet d'une objection que détruisent entièrement les exemples de la seconde; car si l'idée d'un *homme fort et capable de reconnaître ce qui est utile* peut être convenablement représentée par un *éléphant qui flaire avec sa trompe*, on ne voit d'autre cause raisonnable que le choix des initiales, qui puisse avoir fait prendre la *colombe* pour emblême d'un *homme violent*, et le *chien*, pour représenter tout à-la-fois l'*odeur*, le *rire*, le *magistrat* et l'*hiérogrammate*.

Je le dis encore, si nous possédions dans le cophte la totalité de l'ancienne langue de l'Égypte, on pourrait, d'après votre méthode, retrouver dans son entier les hiéroglyphes expliqués par Horapollon; mais une foule de mots nous manquent, tels que *cygne*, *corneille*, *cynocéphale*, *hippopotame*, *embryon*, *coin de la bouche*, *tamis*, *lettres égyptiennes*, *fossoyeur*, *vêtement royal*, *manteau de prêtre*, *oreille de bœuf*, ὄρυξ, χηναλώπηξ, *reconnaissant*, *outarde*, *abeille* (en un seul mot), *yeux de crocodile*, *anémone*, *archer*, *tumulte*, *fiancée*, *astronome*, *aversion*, *futur*, *inégal* (ἀνώμαλον), *patrimoine*, *ichneumon*, *mule* et plusieurs autres.

Il faut espérer qu'on ne manquera pas de trouver les moyens propres à donner plus de dévelop-

pement à votre découverte; mais, grâce à la subtilité des prêtres égyptiens, on rencontrera bientôt un nouvel obstacle : en effet, en appliquant votre système au déchiffrement des inscriptions hiéroglyphiques, on tombera à chaque instant dans le vague; car on ne saura point, par exemple, quand la chose représentée par l'image hiéroglyphique commence par un *m*, quel est l'autre mot avec l'initiale *m*, que les hiérogrammates ont voulu désigner. Il est probable que les prêtres avaient des tables qui servaient à déterminer ces différens sens; mais il paraît difficile de les rétablir sans connaître d'avance le sens convenu d'une grande partie des hiéroglyphes. Les deux livres d'Horapollon ne sont qu'un fragment d'une table de ce genre; malheureusement ils contiennent une foule de choses inutiles et incertaines.

Il n'est pas surprenant qu'un pareil système étant établi généralement en Égypte, on ait été conduit à l'institution des signes phonétiques, applicables, sur-tout, à l'expression des noms propres, puisque, pour imaginer ces signes, il suffisait d'appliquer à toutes les lettres d'un même nom le même procédé qui avait jusque-là servi à rendre une grande partie des mots de la langue par leur initiale seulement. Le système phonétique prend donc, par votre découverte, un nouveau développement, et sert à rendre raison de cette classe même de signes, où l'on avait cru voir les énigmes les plus savantes et les plus ingénieuses.

Ainsi, vous pouvez vous flatter, Monsieur, de

voir votre nom cité par les archéologues avec ceux de MM. Young et Champollion, parmi ceux qui ont le plus contribué à débrouiller les symboles légués à la postérité par les prêtres de l'antique Égypte. Votre découverte nous fait aussi envisager l'ouvrage d'Horapollon sous le véritable point de vue : elle servira à modifier le jugement que le savant M. Champollion a porté sur cet auteur dans le passage suivant de son *Précis*.

« Les notions les plus étendues, dit-il, que » l'antiquité nous ait transmises sur les carac- » tères tropiques des Égyptiens sont renfermées » dans le célèbre ouvrage d'Horapollon, intitulé » Ἱερογλυφικά. On a jusqu'ici considéré cet ou- » vrage comme devant jeter une grande lumière » sur la marche et les principes de l'écriture » hiéroglyphique proprement dite, et cependant » l'étude de cet auteur n'a donné naissance qu'à » de vaines théories, et l'examen des inscriptions » égyptiennes, son livre à la main, n'a produit » que de bien faibles résultats. Cela ne prouve- » rait-il point que la plupart des signes décrits et » expliqués par Horapollon ne faisaient point » réellement partie de ce que nous appelons l'é- » criture hiéroglyphique, et tenait primordiale- » ment à un tout autre système de représentation » de la pensée? Je n'ai reconnu en effet jusqu'ici, » dans les textes hiéroglyphiques, que trente seu- » lement des soixante-dix objets physiques indi- » qués par Horapollon, dans son livre premier, » comme signes symboliques de certaines idées,

» et sur ces trente caractères il en est treize seu-
» lement; savoir, le croissant de la lune renversé,
» le scarabée, le vautour, les parties antérieures
» du lion, les trois vases, le lièvre, l'ibis, l'en-
» crier, le roseau, le taureau, l'oie chenalopex,
» la tête de coucoupha, et l'abeille, qui paraissent
» réellement avoir, dans ces textes, le sens qu'Ho-
» rapollon leur attribue.

» Mais la plupart des images symboliques in-
» diquées dans tout le livre premier d'Horapollon
» et dans la partie du deuxième, qui semble la plus
» authentique, se retrouvent dans les tableaux
» sculptés ou peints, soit sur les murs des temples
» et des palais, sur les parois des tombeaux, soit
» dans les manuscrits, sur les enveloppes et cer-
» cueils des momies, sur les amulettes, etc.,
» peintures et tableaux sculptés, qui ne retracent
» point des scènes de la vie publique ou privée,
» ni des cérémonies religieuses, mais qui sont
» des compositions extraordinaires ou des êtres
» fantastiques, soit même des être réels, qui n'ont
» entre eux aucune relation dans la nature, sont
» cependant unis, rapprochés et mis en action.
» Ces bas-reliefs purement allégoriques ou sym-
» boliques abondent sur les constructions égyp-
» tiennes et furent particulièrement désignés par
» les anciens sous le nom d'*anaglyphes*, que nous
» adopterons désormais.

» Cette distinction établie, il est aisé de voir
» que l'ouvrage d'Horapollon se rapporte bien
» plus spécialement à l'explication des images

» dont se composaient les *anaglyphes*, qu'aux élé-
» mens ou caractères de l'*écriture hiéroglyphique*
» proprement dite. Le titre si vague de ce livre
» Ἱερογλυφικὰ (*sculptures sacrées* ou *gravures sa-*
» *crées*) est la seule cause de la méprise (1). »

La remarque de M. Champollion, qu'on ne retrouve sur les monumens qu'un petit nombre d'hiéroglyphes de ceux qui sont expliqués dans le livre d'Horapollon, ne paraît pas décisive. On a déjà fait observer la difficulté qu'il y a à reconnaître, au milieu d'autres, un caractère hiéroglyphique dont la signification nous est donnée par les auteurs; car comment distinguer les différentes figures d'oiseaux qui avaient des sens si différens : la corneille, la huppe, la perdrix, le moineau, les représentations d'objets d'art, de meubles ou d'instrumens, dont la forme ne nous est pas connue. Les hiéroglyphes que M. Champollion n'a pas retrouvés peuvent être de ceux dont la forme est altérée, abrégée, ou devenue, par toute autre raison, complétement méconnaissable.

Vos *Découvertes sur les anaglyphes* feront voir que M. Champollion n'a pas bien saisi l'idée de cette partie de l'écriture des prêtres égyptiens. M. le baron Silvestre de Sacy a déjà fait sentir que la définition des anaglyphes donnée par ce savant n'est pas exacte, et qu'il était difficile de

---

(1) *Précis du système hiéroglyphique*, pag. 299 et suiv.

croire que ce terme désignât une chose étrangère à l'écriture (1).

Je ne peux donc, Monsieur, que vous inviter à publier très-prochainement les résultats de vos recherches sur les différentes classes de caractères hiéroglyphiques, pourvu qu'en les livrant aux savans *dans leur ensemble*, vous puissiez leur conserver cette force et cette clarté qui résultent de la liaison systématique et de l'enchaînement des idées. Sous plus d'un rapport, la *publication anticipée ou incomplète* du résultat de vos travaux nuirait à la juste reconnaissance qui vous est due pour la persévérance avec laquelle vous les avez continués pendant quatre ans.

Ce n'est qu'en connaissant la *marche et le résultat de toutes vos recherches* qu'on sera bien en état de comprendre le fameux passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie, dans lequel cet auteur expose le système hiéroglyphique.

Au point où nous en sommes dans la connaissance de l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, on voit que les signes qui formaient cette écriture étaient :

1°. Des caractères *phonétiques*, reconnus par MM. Young et Champollion.

2°. Des signes représentant les *initiales* de mots; classe découverte par vous, Monsieur, et que j'appelle *acrologique* (2).

(1) *Journal des Savans*, 1825. Mars, p. 151.

(2) Ce mot, que j'ai cru devoir consacrer à cette espèce d'hiéroglyphes, se compose du grec ἄκρος, *extrême*, *antérieur*, et de la

3°. De *véritables images*, qui signifiaient ce qu'elles représentent; vraisemblablement en très-petit nombre.

4°. De *hiéroglyphes symboliques*, classe encore peu connue.

5°. Des *anaglyphes*, que nous avons l'espérance de connaître plus particulièrement par vos recherches.

A présent, il n'est plus temps de tâtonner; c'est l'*inscription de Rosette* qu'il faut proposer comme la *pierre de touche* de tout système d'interprétation des anciennes écritures de l'Égypte. Tant qu'on ne sera pas parvenu à donner l'explication motivée de la partie hiéroglyphique, et conforme au contenu du texte grec de cette inscription, on ne pourra dire qu'on soit véritablement en état de lire ce qui se trouve écrit sur les monumens des bords du Nil.

Arrivé à ce point, il est encore à craindre qu'on ne soit forcé de rabattre beaucoup de la haute idée qu'on s'était formée de la sagesse des Égyptiens. Alors les bons esprits, fatigués d'un amas de puérilités qu'on trouvera sur les monumens, cesseront de s'occuper exclusivement d'un peuple qui mérite si peu la grande réputation qu'on a bien voulu lui faire. Ceux qui pourraient trouver ce jugement trop sévère n'ont qu'à lire le livre d'Horapollon;

---

racine de laquelle dérivent λόγος, *parole*, et λογία, *doctrine*. Acrologique est formé de la même manière que ἀκρόστιχον, désignant l'initiale du vers (στίχος).

c'est le meilleur remède pour guérir de l'*égyptomanie*.

Agréez les sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. KLAPROTH.

Paris, ce 18 février 1827.

POST-SCRIPTUM.

Les nouvelles institutions, fussent-elles même préférables aux anciennes, rencontrent presque toujours une forte opposition, contre laquelle elles ont à lutter avant de se consolider définitivement. Une fois établies, elles parviennent à vaincre l'opposition; mais quoique celle-ci ne se montre pas, elle existe toujours, et se consolide en s'entourant du secret et du mystère : c'est ce qui arrive ordinairement quand une nouvelle doctrine religieuse se répand avec rapidité dans un pays, et y renverse l'ancienne. Il est donc vraisemblable qu'à l'époque de l'introduction du christianisme en Égypte, beaucoup d'habitans de ce pays restèrent fidèles à leur ancienne croyance, s'opposèrent sans succès aux progrès de la religion nouvelle, et finirent par l'adopter extérieurement, sans cependant renoncer à la foi de leurs pères. Des exemples pareils se trouvent dans l'histoire de toutes les religions opprimées; et si un fait de ce genre a eu lieu en Égypte, rien n'empêche de croire que la connaissance de l'écriture hiéroglyphique s'y soit conservée avec l'ancienne croyance. Auparavant cette connaissance n'était pas aussi répandue que quelques savans semblent le croire; plusieurs passages des auteurs anciens font voir qu'elle était presque exclusivement réservée aux prêtres. Ceux-ci ont dû naturellement rester attachés à leur antique

croyance, qui leur procurait des avantages et des honneurs. On peut donc présumer qu'après l'établissement du christianisme en Égypte, l'art de lire les caractères hiéroglyphiques, quoique perdu en apparence, existait encore chez les sectateurs secrets de l'ancienne religion. On peut également supposer qu'il se sera conservé jusqu'à l'époque de la conquête de l'Égypte par les Arabes; et il ne serait pas étonnant que ces derniers, d'ailleurs grands partisans des sciences occultes, de la cabale et de l'art imaginaire de faire des talismans, eussent obtenu quelques notions de la signification des hiéroglyphes, par ceux de leurs nouveaux sujets, qui, au fond de leur cœur, étaient restés ennemis du christianisme.

En effet, nous possédons un Traité arabe sur les différens alphabets, composé par Ahmed ben Abubekr, nommé communément Ebn Vahchiyyeh. M. de Hammer l'a publié avec une traduction anglaise (1). Ce livre contient l'explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes et de caractères donnés pour tels. Jusqu'à présent on n'avait aucun moyen de constater l'authenticité de ces explications. Ces hiéroglyphes se rencontrant parmi une foule d'alphabets et de signes purement imaginaires, M. le baron Silvestre de Sacy et plusieurs autres savans les ont regardés comme fabuleux : moi-

---

(1) *Ancient Alphabets and hieroglyphic characters explained, written in the arabic language by Ahmed bin Abubekr bin Wahshih*; and in english by Jos. Hammer. London, 1806. Petit in-4°.

même j'ai partagé cette opinion; actuellement je dois l'abandonner, parce qu'une partie des explications données par Ebn Vahchiyyeh sont absolument conformes à celles qu'on trouve dans Horapollon, et leur exactitude est démontrée par le système des hiéroglyphes acrologiques. Je vais citer quelques exemples qui viendront à l'appui de cette assertion. J'aurais voulu en offrir un plus grand nombre; mais la difficulté de reconnaître, avec exactitude, les objets figurés dans l'écriture sacrée des prêtres égyptiens, et le manque de plusieurs mots cophtes m'en empêchent pour le moment.

La *tête* , suivant Ebn Vahchiyyeh, représentait la *vie :* or tête, en cophte, est ϫⲱ *djô*, et la vie ϫⲓⲛⲱⲛϧ *djinônhh*. Ces deux mots commencent par la même lettre.

Le *vautour* représentait la *divinité*. Le vautour, en cophte, est ⲛⲟϣⲉⲣ *nocher*, et Dieu ⲛⲟⲩϯ *nouti*. — *Voyez* page 24, et Horapollon (I, 11).

L'*épervier* signifiait *Dieu qui nourrit tout*

(en arabe *ar-Razzak*) ; l'épervier, en cophte, s'appelle ϣⲟⲩⲧⲣⲉϥ *chotref*, et nourrir ϣⲁⲛϣ *chanch*. — *Comparez* Horapollon (I, 6).

L'*hirondelle* désignait les *nuages*; l'hirondelle porte le nom de ϭⲁϫⲉ̀ⲙⲃⲓⲣⲓ *shadjembiri*, et les nuages, en cophte, sont ϭⲏⲡⲓ *shèpi*.

L'auteur arabe dessine cet oiseau et dit qu'il signifiait ce qui est *jaune*. Or, en cophte, jaune est ⲁ̀ⲟⲩⲓⲛ *àouïn*; l'oiseau ressemble à un *moineau*. Les dictionnaires cophto-arabes expliquent le mot ⲁⲙⲣⲓⲁ̀ *amrià* par *darah*, que Kircher a traduit par *perroquet*, parce que *dorrah* désigne cet oiseau en arabe moderne; mais dans les manuscrits cophto-arabes ce mot est écrit sans *techdid*, et il ne paraît pas comme nom d'oiseau dans nos dictionnaires. Cependant, en éthiopien, *daroho* signifie *moineau*, et rien n'empêche de croire qu'en Égypte le mot arabe *darah* ait la même signification, ou celle d'un petit oiseau en général. Alors *amrià* moineau, et *àouïn* jaune, vont très-bien ensemble, puisqu'ils commencent tous les deux par *a*.

Un autre oiseau représentait l'*heure*, en cophte, ⲛⲁⲩ *nau* ou ⲛⲟⲩ *nou*. Cet oiseau paraît être le ⲛⲟⲩⲣⲓ *nouri*, mal rendu par Kircher et La Croze par *ciconia*. Les dictionnaires cophto-arabes traduisent ce mot par *rakham* : le *rakham* ressemble à un vautour; il est de la grandeur d'un corbeau, a le corps blanc et les extrémités des áiles noires : son nom, en cophte, commence par un *n*, comme *nau* ou *nou* heure.

La *colombe* , selon Ebn Vahchiyyeh, représentait l'*injustice*. Horapollon (II, 57) dit la même chose. La colombe s'appelle ϭⲣⲟⲙⲡⲓ *shrompi*, et injuste et violent ϭⲓⲛϫⲟⲛⲥ *shiendjons*.

Le *rossignol* (car c'est bien la forme du *bulbul* ou rossignol oriental) désignait ce qui est *purifié* : or, en cophte, ⲧⲉⲣⲧⲩⲗⲗⲟⲥ *tertullos* (1) est rossignol, et ⲧⲟⲩⲃⲟ *toubo*, pur, purifié.

---

(1) Je ne crois pas qu'on puisse dériver ce mot du grec τερετίζειν, fredonner, ni du grec moderne τερνερίζω, je fredonne.

Le *serpent* désignait *la fraude, la déception* (en arabe *makr*); serpent, en cophte, est ϩϥⲟ *hfô*, et déception ϩⲁⲗ *hal*. Voilà l'initiale *h* dans les deux mots.

Un *pot d'onguent* servait à indiquer le *sang*. En cophte, l'onguent, qu'on ne pouvait représenter autrement que par le pot qui le contient, est ⲥⲟϫⲉⲛ *sodjen*, et le sang ⲥⲛⲟϥ *snof* : ces deux mots ont la même initiale.

La découverte des hiéroglyphes acrologiques démontre donc l'authenticité des explications hiéroglyphiques conservées par Ebn Vahchiyyeh, aussi bien que de celles d'Horapollon.

Et pour revenir encore une fois sur le passage si célèbre de Saint Clément d'Alexandrie, au sujet duquel M. Champollion le jeune a cru, avec beaucoup de raison, devoir emprunter les lumières d'un de nos plus célèbres hellénistes, M. Letronne, nous remarquerons que la découverte des hiéroglyphes acrologiques pouvait seule dissiper toutes

les difficultés sur les mots διὰ τῶν ΠΡΩΤΩΝ ΣΤΟΙΧΕΙΩΝ. M. Letronne a plusieurs fois traduit et reproduit ce passage, sans avoir égard à l'adjectif πρώτων : en effet, cet adjectif devait lui causer quelque embarras, puisque ce savant ne connaissait point l'*admirable* invention des prêtres égyptiens, qui fait l'objet de cette lettre. Quant au mot κυριολογικὴ, je pense qu'il doit désigner ici la *précision* plus grande, que donnait à cette partie de l'écriture hiéroglyphique la détermination des initiales, par opposition au sens *symbolique*, par lequel on n'indiquait que d'une manière vague la nature des idées qu'on voulait exprimer.

NOTE POUR LA PAGE 17.

J'ai dit que ⲥⲟⲑⲓⲥ *sothis* ou ⲥⲓⲱⲑⲓ *siôthi*, en cophte, signifiait le *chien*. Ces mots ne se trouvent, à la vérité, que dans la *Scala magna* (page 165), publiée par A. Kircher, où ils sont expliqués par l'arabe *kælb*, chien. Je sais que P.-E. Jablonski (*Pantheon Ægyptiorum*, vol. II, p. 46) a révoqué en doute l'authenticité de ces termes, et la signification que leur a donnée ce célèbre jésuite; en alléguant que *sothis* (Σῶθις) n'avait été que la dénomination de la *constellation du chien*, mais nullement le nom que cet animal portait chez les anciens Egyptiens. Cependant, comme Jablonski ne donne aucune raison qui démontre son assertion contre Kircher, je n'ai pas cru devoir y attacher de l'importance, et je prends *sothis* pour un des mots cophtes qui désignent le chien.

OUVRAGES

QUI SE TROUVENT CHEZ J.-S. MERLIN, LIBRAIRE.

RECHERCHES SUR LE CULTE DE BACCHUS, Symbole de la force reproductive de la nature; par M. *Rolle*. Paris, 1824, in-8, 3 vol.. 21 fr.

MOEURS, INSTITUTIONS ET CÉRÉMONIES DES PEUPLES DE L'INDE; par M. l'abbé *J.-A. Dubois*, ci-devant missionnaire dans le Meissour, etc. Paris, I. R., 1825, in-8, 2 vol.................... 14 fr.

LE PANTCHA-TANTRA, OU LES CINQ RUSES, fables du brahme *Vichnou-Sarma*; Aventures de Paramarta, et autres contes; le tout trad. pour la première fois sur les originaux indiens; par M. l'abbé *Dubois*. Paris, 1826, in-8.. 6 fr.

COLLECTION DES ROMANS GRECS, trad. en français avec des notes, par MM. *Courier*, *Larcher* et autres hellénistes; précédée d'un essai littéraire sur les romans grecs, par M. *Villemain*, de l'Académie française, in-16, 15 vol. de l'impr. de *J. Didot*, avec figures gravées sur les dessins de MM. *Heym*, *De Juinne*, *Abel de Pujol*, etc.

Prix des 10 vol. en vente, formant les 5 premières livraisons:

Carré fin des Vosges, satiné.......................... 35 fr.

Carré vélin d'Annonay, satiné, fig. avant les n^{os}........ 60

Grand papier vélin d'Angoulême, fig. avant la lettre.... 120

DICTIONNAIRE TARTARE-MANTCHOU-FRANÇOIS, composé d'après un Dictionnaire mantchou-chinois, par le P. *Amiot*; rédigé et publié avec des additions et l'alphabet de cette langue, par *Langlès*. Paris, *Didot aîné*, 1789 et 1790. in-4, 3 vol.......................... 40 fr.

VOYAGE DANS LES DÉPARTEMENS DU MIDI DE LA FRANCE; par *A.-L. Millin*, membre de l'Institut, etc. Paris, I. I., 1807—1811, in-8, 4 tomes en 5 vol., avec atlas gr. in-4, contenant 80 planches dont plusieurs coloriées.. 72 fr.

Il en reste quelques exemplaires en papier vélin.

HISTOIRE NUMISMATIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Description raisonnée des médailles, monnaies et autres monumens numismatiques relatifs aux affaires de la France, depuis l'ouverture des États-Généraux jusqu'à l'établissement du Gouvernement consulaire; par M. *H*..... Paris, 1826, 1 vol. gr. in-4, avec 100 planches, contenant toutes les pièces décrites.. 120 fr.

Papier vélin.. 240

ESSAI SUR LES NIELLES, graveurs florentins du xve. siècle; par M. *Duchesne aîné*. Paris, 1826, in-8, avec 8 figures.............. 15 fr.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE BOTANIQUE ET DE PHYSIQUE GÉNÉRALE; par Philibert. *Paris*, 1804, in-8°. fig., 3 vol....19 f. 50 c.

HISTOIRE DES PLANTES DE LA GUYANE FRANÇAISE; par *Fusée Aublet*. in-4°., avec près de 400 planches. 4 vol. .... 36 fr.